Sérieux?
Humour : Savoirs et pratiques

Chronique Historique

Printemps 2022
vol. 1, nº 1
p.68-74

Le fantaisiste Claude Landré : un grand oublié ?

Robert Aird

Présentation du responsable de la chronique

D'abord, pour la première chronique, il faut bien faire les présentations. Du moins, la mienne. La vôtre, ce serait un peu compliqué. J'ai fait des études en histoire et je m'arroge le droit de me qualifier d'historien. À la maîtrise, il m'est venu l'idée saugrenue de faire l'histoire de l'humour au Québec. La problématique s'est dessinée rapidement dans ma tête : utiliser des créations humoristiques pour faire parler le passé. Étudier l'humour pour traduire l'esprit d'une époque, pour servir de témoin, de reflet et de baromètre. L'humour québécois étant foncièrement populaire, je pensais donner une version non orthodoxe de notre histoire en donnant la parole au peuple, aux besogneux, aux chômeurs, aux gens issus de milieux modestes et populaires. Je voyais bien à quel point l'humour prenait une place importante dans les *mass media*. Quoi de mieux que d'interroger notre passé humoristique pour en connaître les raisons ? Quatre livres sur le sujet et quelques articles plus tard, je crois être arrivé à répondre à plusieurs de mes interrogations.

Mon adolescence s'est amorcée en même temps que les premiers épisodes télé de Rock et Belles Oreilles. C'est vous dire comment c'était mal parti ! Enfant, je ne manquais aucune rediffusion des Galas JPR. Je ne le savais pas encore, mais Gilles Lipovetsky avait publié son *Ère du vide* avec son chapitre sur la société humoristique, la même année que le premier festival de Gilbert Rozon. Bref, un enfant né dans une société euphorique où la fête semble permanente et qui, une fois étudiant à l'université, songe à travailler sur l'histoire de l'humour au Québec, il y a là une suite logique. Par ailleurs, c'est le rire qui m'a amené à l'histoire, et non l'inverse. Le frère de ma mère qui faisait jouer ses vieux disques des Cyniques et d'Yvon Deschamps me racontait l'histoire des années 1960 et 1970 en répondant à mes questions pour comprendre le sens de certaines blagues. Mes lectures des albums d'Astérix ont suscité mon intérêt pour la Rome antique et de Lucky Luke pour l'histoire des États-Unis.

La revue Sérieux? me fait donc l'insigne honneur de me demander d'écrire une chronique. J'ai beau avoir écrit des livres, publié des articles et donné maintes conférences, c'est bien la première fois que j'aborde la chronique. Elle sera historique. Non pas tant parce que mes

chroniques marqueront à ce point les esprits (je suis plus modeste que ça quand même), mais parce qu'elles toucheront principalement à l'Histoire. Original pour un historien, il faut l'avouer ! Il sera question notamment de personnalités qui ont œuvré dans le domaine du comique. Je précise que les comiques non volontaires seront exclus du corpus. Donc, aucun politicien et faiseur d'opinions ne s'y retrouveront, même si certains d'entre eux mériteraient de loger au panthéon du rire. Je laisse le soin aux lecteurs de dresser leur liste de clowns sérieux.

Une approche biographique, donc, mais surtout une porte d'entrée sur des périodes particulières, des moments forts qui nous plongeront dans le passé à travers des personnages fascinants. Je vais m'attarder sur les caractéristiques de leur humour, sur les sujets qu'ils abordaient. Les parallèles, les similitudes, les contraires avec notre présent seront soulignés, afin de permettre peut-être une meilleure compréhension de l'humour actuel.

Je vais peu aborder les histoires intimes et personnelles des personnages, à moins que cela ait une importance et une incidence sur leur création. Il y aura des incontournables, mais également des personnages oubliés ou plus méconnus qui mériteraient de sortir de l'ombre pour les bonnes ou les mauvaises raisons.

Des moments forts et historiques seront également abordés par le prisme de l'humour. Je n'ai pas la prétention de revoir tout le corpus humoristique, mais je vais au moins analyser quelques œuvres sur des sujets marquants.

***

Claude Landré : un humoriste avant le terme

Pour débuter cette chronique, il convient de parler de Claude Landré, un humoriste qui a marqué le Québec mais dont la carrière a été brutalement interrompue. Son parcours étonne. On le disait fantaisiste, l'appellation humoriste n'étant pas fréquente dans les années 1960 et 1970. (Elle le deviendra à partir des années 1980). Imitateur, chansonnier avec une voix à la Jean Ferrat, poète, raconteur d'histoires drôles, monologuiste, animateur télé et radiophonique, il fut aussi commentateur de l'actualité, surtout politique, avec un humour parfois cinglant, comédien dans quelques *Bye bye,* co-animateur des *Couche-Tard* après le départ de Roger Baulu, imitateur doué qui influença Pierre Verville et André-Philippe Gagnon, et même candidat pour le plus bel homme de l'année au concours de Lise Payette. Toutefois, il disparaît peu à peu de l'espace médiatique à partir des années 1980. Il fera bien quelques représentations, mais, lui qui avait rempli la Place des Arts et vendu plusieurs milliers de disques, se restreint désormais à de petites salles comme celles des hôtels et de brasseries. Il est invité à l'occasion dans des émissions de variétés et prête sa voix aux marionnettes de l'émission *Métropolis* de Jici Lauzon. Il a remonté brièvement sur les planches en 2010 pour célébrer ses 40 ans de carrière. Dans une entrevue dans le journal *Le Soleil*, le 22 janvier 1993, il dit préférer rester dans le bois, participant seulement à des congrès et des galas moins médiatisés. Il critique d'ailleurs l'industrie du spectacle, déplore la pauvreté et l'insignifiance des textes humoristiques et affirme, en parlant de l'École nationale de l'humour, que le rire ne s'enseigne pas.

Au cours des années 1980, Yvon Deschamps abandonne le monologue pour l'émission télé *Samedi de rire* et Marc Favreau range le costume de Sol au placard pour se consacrer à sa carrière d'acteur. Les humoristes qui ont marqué la scène des années 1960-1970 sont quelque peu éclipsés par la nouvelle génération de comiques, mais Deschamps fait un retour marqué avec son animation des galas *Juste pour rire* et surtout un nouveau spectacle en 2000. Favreau revêt son costume de Sol à peu près au même moment. Clémence Desrochers présente une série de spectacles en 1983 et en 1987 pour ne revenir sur scène qu'en 1993. Landré nous paraît demeurer un peu à l'écart comme si on lui faisait de l'ombre. Les étudiants de l'École nationale de l'humour à qui je présente quelques extraits de Landré ignoraient jusque-là son existence, contrairement à Deschamps, Sol, les Cyniques et Clémence Desrochers. Est-ce injustice ?

Des débuts scabreux

Né en 1944, originaire de La Tuque, selon un article du *Soleil* du 22 janvier 1993, mais né à Notre-Dame-du-Lac dans le comté de Témiscouata selon Wikipédia, Landré est l'aîné d'une famille de six. Il raconte avoir passé quatre ans dans une école de réforme pour se retrouver en prison à seize ans sans expliquer quels délits il avait bien pu commettre. En fait, il dit seulement avoir toujours voulu être libre au prix de déranger les us et coutumes. Il monte sur les scènes des cabarets, en 1962, après avoir fait de la radio dans son patelin. À ses débuts, il navigue entre un humour fin et parfois carrément grossier. Il peut dire par exemple : « Dans la vie de tous les jours, les raisons d'agir sont toujours moins convaincantes que les raisons de ne pas agir. De là vient que les raisonnables agissent peu et que les imbéciles mènent le monde » et poursuivre avec une contrepèterie vulgaire :

> « Il faut dire : le garçon empilait son vieux fer dans la rue du quai
> Et non pas : le garçon enculait son vieux père dans la raie du cul.
> Il faut dire : La cuisinière sentait la viande qui cuisait dans son jus
> Et non pas : La cuisinière sentait la viande qui jouissait dans son cul. »

Avouons que ça écorche les oreilles ! Landré admettra plus tard dans les années 1970 qu'il prenait tout le matériel dont il pouvait disposer pour faire du cabaret. Et là, on pense ironiquement à sa déclaration sur la déficience des textes des humoristes dans son entrevue pour *Le Soleil* en 1993 … Un oubli sans doute de ses débuts comme artiste.

En fait, le lecteur est toujours frappé par la licence des années 1960 à 1980. On peut la regretter, se scandaliser face à la sensibilité à fleur de peau des nouvelles générations qui alimente la plume de certains chroniqueurs (« On ne peut pu rien dire ! »), mais il faut bien admettre que bien des histoires drôles ne feraient plus rire aujourd'hui et que c'est tant mieux ainsi.

Un imitateur hors pair

Fort heureusement, on retient davantage de Landré ses superbes imitations et un penchant pour des blagues politiques teintées de cynisme, même s'il ne cachait pas son allégeance à la cause indépendantiste comme bon nombre d'artistes de l'époque. Il parodiait ses sujets avec une grande habileté tant par la voix, les manies physiques que par les idées et le discours. Il imitait toutes les vedettes de la chanson, et ses confrères bouffons, tels que Deschamps, Sol, Lucien Boyer, Roméo Pérusse.

Il a été sans aucun doute le meilleur imitateur de Pierre Elliott Trudeau auquel il a consacré un numéro qui a fait date auprès du public: il incarnait le premier ministre fédéral, qui répondait aux questions improvisées du public. Ses répliques demeuraient fidèles à la personnalité qu'on prêtait à Trudeau, c'est-à-dire arrogantes, méprisantes et condescendantes. Sa parodie demeurait subtile, évitant la caricature grossière. En 1980, il reprend la même stratégie en ajoutant d'autres personnalités comme Jean Drapeau, Michel Chartrand et René Lévesque C'est ainsi que le public apprend réellement ce que Trudeau pense du mariage et de la crise iranienne, les nouvelles ambitions mégalomaniaques de Drapeau, la véritable appartenance politique de Chartrand ou la nature exacte des relations de Joe Clark avec Claude Ryan. Dans un article de *La Tribune* du 9 février 1980, Landré explique qu'il fait « dire aux politiciens, avec leurs propres mots, ce qu'ils n'osent pas dire parce qu'ils se doivent d'entretenir, pour régner, une certaine naïveté. »

Canulars politiques

Par ailleurs, son plus grand coup en carrière est sans doute son Poisson d'avril en 1981 à l'émission de radio de Gilles Proulx à CKVL : il se fait passer pour Trudeau qui annonce sa démission, affirmant ne plus vouloir composer avec les provinces récalcitrantes. La blague paraît évidente, sachant que Trudeau enverrait paître celles-ci plutôt que de leur laisser le champ libre, mais l'imitation est si juste que même Claude Ryan, le chef de l'opposition à Québec, se fait prendre. Il a fallu l'intervention d'un député pour l'empêcher de faire une déclaration publique. Quant à Trudeau, on raconte que la farce l'avait bien fait rigoler. Il s'agissait en fait du deuxième canular de Landré avec la complicité de Gilles Proulx. En 1971, le fantaisiste avait emprunté la voix du premier ministre Jean-Jacques Bertrand et Proulx invita les auditeurs à échanger avec lui. Or ils se pressèrent d'appeler pour engueuler le faux Bertrand pour son infâme Bill-63 sur la protection de la langue française. La station de radio CKVL avait soulevé une certaine controverse, suscitant la colère d'auditeurs et d'annonceurs.

Homme politisé, humoriste apolitique ?

En juillet 1972, la carrière de Landré aurait pu déjà prendre fin abruptement, alors qu'il perd un œil à l'âge de 28 ans et subit des dommages à sa main gauche à la suite de l'explosion d'une bombe fumigène pendant qu'il répétait un sketch. Pierre Trudeau se serait lui-même enquis de son état de santé. Dans une interview avec *La Patrie* du 27 juillet 1972 où il revient sur ces événements, il mentionne : « Je suis apolitique. Je ne transmets pas de message ». Par la suite, la presse le décrit par moment comme un type amer et désabusé comme si un lien existait entre l'accident et son attitude.

En 1975, il annonce sa retraite, ce qui avait surpris à l'époque puisque sa carrière allait très bien. Après seulement treize ans de métier, il était loin du *has been*. Il donne une explication fort intéressante au journaliste de Télé-Radiomonde du 25 janvier 75: « J'ai eu un bon public, mais je n'ai pas eu la réaction que j'espérais. Tant dans mes spectacles que dans les nombreuses lettres que j'ai fait parvenir aux journaux, je me voulais être l'éveilleur de conscience ». L'humoriste déplore avoir raté son but. Cette explication laisse perplexe car jusqu'à son retour en 1977 (oui, la retraite fut de courte durée), il n'est pas particulièrement militant. Ses numéros n'ont pas la profondeur des monologues sociaux de Deschamps ou de Clémence, ni la satire décapante des Cyniques et sa critique sociale n'égale pas les jeux de langage du clown auguste, Sol. Il est vrai cependant que ses numéros improvisés n'ont laissé que peu de traces.

Censure

Enfin, il dénonce également au moment de sa prétendue retraite la censure et la frilosité des médias qui, affirme-t-il, vont jusqu'à lui couper le micro en pleine émission. Il s'en prend également à l'envahissement systématique des salles et des émissions québécoises par les artistes étrangers. « Suppléer d'accord, mais remplacer les nôtres, non ! » nuance-t-il. Des propos qui résonnent jusqu'à aujourd'hui. En 1971, il accorde une entrevue à Micheline Lachance dans le journal indépendantiste *Québec-Presse*, au cours de laquelle il dévoile le fond de sa pensée politique tout en traitant de son nouveau spectacle. Ses observations manquent de précisions et il parle d'une force extérieure sans la nommer. Peut-être que ma lecture de ses propos est tronquée par les idées complotistes qui circulent tant à notre époque trouble qui défie la raison, mais disons que j'ai une curieuse impression : « Selon Claude Landré, il y a une pensée mondiale qui traverse tous les esprits. Les décisions sont prises au niveau d'une autorité *underground* ou *overground* (sic) et les hommes en place au Canada, les Trudeau, Bourassa et Drapeau, font exactement ce qu'on leur dit de faire. » Quelle est exactement cette « autorité » ? Les francs-maçons ? Les anciennes métropoles, Paris, Londres ? Washington ? Les Capitalistes ?

Considérant le contexte de l'époque, Landré fait sûrement référence aux élites économiques anglo-saxonnes. Le portrait qu'il fait avec sarcasme du multiculturalisme ne serait pas démenti par Mathieu Bock-Côté. Toujours dans *Québec-Presse,* il déclare : « Le Canada de demain sera comme Trudeau l'a annoncé : multiculturel ; nous nous dirigeons vers un gouvernement universel où les frontières seront abolies. Tous les capitalistes d'Europe, les Grands des anciennes colonies vont se retrouver ici, aux côtés des Chinois, des Africains et des Indiens. Le Canada est le dernier réservoir naturel et il concentre les plus beaux esprits qui travailleront à l'édification d'un pays meilleur à la satisfaction de tous, dans un monde sous le signe du *Peace and Love*. On va cohabiter… s'aimer. »

C'est à se demander s'il parle de Pierre Elliot ou de Justin… Landré poursuit en disant regretter que « les frontières rétrécissent » et pour lui, « tout ce qui nous arrive vient de l'extérieur. Comme tout ce que nous possédons d'ailleurs ». Encore là, les propos sont vagues et il est difficile de savoir de quoi il parle exactement. Il ajoute plus loin « passer au batte » dans son spectacle « ceux qui viennent d'Europe et devant qui on déroule le tapis rouge, ceux qui ne nous apportent rien et qui repartent avec 100 000 $ (fuite de capitaux). Charlebois, Vigneault, Renée Claude les dépassent et de beaucoup ! J'explique qu'ils arrivent en impérialistes, en colonisateurs déchus. Et si on les reçoit encore si bien, c'est là la preuve que le Québec est sous contrôle. » De qui, de quoi ? Des fédéralistes et l'élite économique anglo-saxonne ? Mais que viennent faire là des artistes français ? Landré traduit bien ici l'idée de colonialisme, courante à l'époque et, comme *Québec-Presse*, il souhaite une émancipation politique, sociale et économique des Québécois, libérés de l'ingérence paternaliste d'anciens colonisateurs (France, Angleterre).

Lachance le présente comme un péquiste; il est vrai que plusieurs de ses blagues en témoignent. Cette histoire datant de 1974 pour laquelle l'imitateur emprunte la voix du raconteur d'histoires drôle Lucien Boyer, par exemple :

« Imaginez-vous donc, ça se passe un petit peu avant les élections du 29 octobre dernier, en 1973. Un gars sur le bord de la route…une machine qui arrête…le gars baisse la vitre.

- Pour qui tu vas voter le 29 mon petit gars ?
- Je vais voter Parti Québécois.

Le gars dit :

- Reste là, petit tabarnak !

Et il part.

Douze machines qui arrêtent de même : « Pour qui tu vas voter le 29 mon petit gars ? » Le petit gars dit : « Je vas voter PQ. » « Maudit crisse de séparatiste ! » Pis y part.

La treizième machine qui arrête, une belle Cadillac blanche Eldorado, *bucket seats* rouges à l'intérieur, avec une belle fille en vison chinois très chic, style Rita Bibeau…

A baisse sa vitre automatique. A dit

- Pour qui tu vas voter le 29 mon petit gars ?

(Là, y's'dit : « je vais penser à mon affaire ; c'est pas d'même que je vais avancer dans la vie… »)

- Je vais voter libéral.

A dit :

- Embarque !

Elle lui offre une cigarette Benson & Hedges, les plus longues. Ils décident d'aller prendre un drink au Sambo pis là, ils s'en vont au motel Versailles, dans l'Est. Le tout se passe très bien…le tout est consommé…le petit gars riait. Elle dit :

- Qu'est-ce que t'as ? T'as pas aimé ça ? Mes tétons qui tombent ? Mes vergetures ? Quoi ?

Il dit :

- Non. Ça fait une demi-heure que je suis libéral et je viens déjà de fourrer quelqu'un ! »

On pourrait lui reprocher son manque de subtilité avec ce type de blague, mais il faut préciser qu'il imite Lucien Boyer qui lui en était dépourvu. Sa critique de la situation politique ne l'empêche pas de présenter un nouveau spectacle à la Place des Arts, en 1977. J'en déduis que l'arrivée au pouvoir du premier gouvernement indépendantiste, le 15 novembre 1976, lui a redonné espoir envers son public endormi. Son spectacle contient par ailleurs un monologue que nous pouvons lire dans son anthologie qu'il publie en 1983, *L'anartiste*, concernant cet événement historique dans lequel il écorche plus violemment le premier ministre libéral : « Trudeau veut garder le Québec dans la Confédération. Y'é pas capable de garder sa femme à la maison, alors ! » Il fait ici écho aux journaux à potins qui évoquaient une relation extraconjugale de Margaret avec Mick Jagger, ce qui évidemment délectait les humoristes, un gag leur étant offert sur un plateau d'argent. « Allons donc ! Une femme fidèle comme elle qui, contrairement à Pierre, n'a baisé que la moitié du Canada ! On a bien raison de dire que pierre qui roule n'amasse pas mousse ». Son monologue d'une trentaine de minutes est en fait plutôt raté. Il est long, sans queue ni tête et on ignore où il veut en venir. Il commence par la politique, vire aux blagues cochonnes et aux gags faciles sur les communautés ethniques. Bref, Landré s'exprime avec élégance, mais raconte des blagues

de clubs, comme l'observe avec justesse le critique Pierre Beaulieu de *La Presse* du 24 mars 1977 qui nous apprend que le spectacle a été monté à la dernière minute et à l'improviste.

***

Considérant la défaite référendaire de 1980, le rapatriement de la constitution canadienne sans l'aval du Québec en 1982, en plus de l'arrivée d'une nouvelle génération de comiques qui délaissent les enjeux collectifs pour embrasser un humour absurde, il n'est pas étonnant que l'humoriste politique qu'était Landré se soit retranché dans les bois pour ensuite se contenter d'apparitions occasionnelles. Landré semble subir fortement le contrecoup de la fin de la Révolution tranquille et de ses désillusions. On le sent impuissant à s'adapter aux nouvelles formes d'humour et aux nouvelles réalités, incapable de se renouveler pour persévérer dans le métier. En fait, selon la lecture de nombreux articles de presse, si plusieurs sont élogieux, ceux de la fin des années 1970 parlent de contenu qui sent le réchauffé. Aurait-il pu se contenter de faire des imitations ? Sûrement pas. Le Québec avait déjà Jean-Guy Moreau, en plus des petits nouveaux, Pierre Verville et surtout l'incroyable imitateur André-Philippe Gagnon. Au cours de sa carrière, il n'a inventé qu'un seul personnage qui a eu droit à un seul numéro original, le *Bouncer*.

En effet, il apparaît pour une première fois en 1972 et si Landré reprend le personnage à quelques reprises, notamment en 74 et 77, il s'agit grosso modo du même sketch. Inspiré des videurs que Landré a croisés alors qu'il écumait les cabarets, son personnage a un langage coloré et un débit rapide, grossier, violent qui fait penser au Gros cave de Jean-François Mercier. S'il avait eu la motivation ou l'imaginaire nécessaire pour créer d'autres personnages, il aurait peut-être su se glisser au sein de la multitude des personnages déjantés qui foulaient la scène du Club Soda aux Lundis des Ha Ha ! Pour terminer, j'invite les lecteurs intéressés à écouter quelques extraits sur *YouTube* tirés de ses disques. Si vous tombez sur le *Bouncer* (https://www.youtube.com/watch?v=gNVoUdkD-Eo), je devrais peut-être écrire un traumavertissement, mais je gâcherais le plaisir de la découverte.

L'AUTEUR

Robert Aird est diplômé en histoire à l'UQAM. Il est l'historien de l'humour au Québec. Après avoir publié *L'Histoire de l'humour au Québec, de 1945 à nos jours*, il fait paraître à l'automne 2009 *L'histoire de la caricature au Québec* (3ième prix de la Présidence de l'assemblée nationale du Québec, Prix de l'Assemblée nationale de l'Institut d'histoire de l'Amérique française) écrit avec Mira Falardeau, ainsi que *Histoire politique du comique au Québec* au printemps 2010, tous publiés chez VLB éditeur. En 2013, il codirige avec Lucie Joubert l'ouvrage *Les Cyniques, le rire de la révolution tranquille* chez Triptyque et est le coauteur avec Yves Trottier de *Qu'en dis-tu Socrate?* publié chez VLB. Son dernier livre écrit avec Marc-André Robert, *L'imaginaire comique dans le cinéma québécois,* paraît en 2016 chez Septentrion. Il enseigne l'histoire du comique à l'École nationale de l'humour et est membre de l'Observatoire de l'humour.